

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1942

N°

30

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PRÉSENTÉE PAR

Marthe-Marie-Thérèse DELAMARE-RICHE

Née le 11 avril 1906, à Paris

Ancienne Externe des Hôpitaux de Paris

19 FÉV. 1942

Les Vénériens à Bicêtre

Un chapitre

de l'histoire de l'Hospice de Bicêtre

1656-1792

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

Librairie Louis ARNETTE

2, rue Casimir-Delavigne

PARIS

1942

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1942

N°

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE
(Diplôme d'État)

PRÉSENTÉE PAR
Marthe-Marie-Thérèse DELAMARE-RICHE

Née le 11 avril 1906, à Paris
Ancienne Externe des Hôpitaux de Paris

Les Vénériens à Bicêtre

**Un chapitre
de l'histoire de l'Hospice de Bicêtre
1656-1792**

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

Librairie LOUIS ARNETTE
2, rue Casimir-Delavigne
PARIS
1942

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	N...
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	PASTEUR-VALLERY- RADOT.
Pathologie chirurgicale	N...
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	AUBERTIN.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	N...
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LÉVY-VALENSI.
Pathologie expérimentale et comparée	Henri BÉNARD.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
	ABRAMI.
Clinique Médicale	FIESSINGER.
	N...
	N...
Hygiène et clinique de la première enfance	N...
Clinique des maladies des enfants	N...
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	LAIGNEL - LAVASTINE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	N...
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	N...
Clinique ophtalmologique	LENORMANT.
Clinique urologique	VELTER.
	CHEVASSU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	N...
Clinique gynécologique	LÉVY-SOLAL.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	MOCQUOT.
Clinique thérapeutique médicale	N...
Clinique oto-rhino-laryngologique	N...
Clinique thérapeutique chirurgicale	LEMAITRE.
Clinique propédeutique	N...
Clinique de la tuberculose	Maurice VILLARET.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	TROISIER.
Clinique de cardiologie	MATHIEU.
Clinique de neuro-chirurgie	N...
Assistance médico-sociale	Clovis VINCENT.
	N...
	HAZARD.
	N...
Professeurs sans chaire	OLIVIER.
	VERNE.
	SANNIÉ.



II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.		MM.	
AMELINE	Pathologie chirurgicale.	GIROUD	Histologie.
BARIÉTY	Pathologie médicale.	HAGUENAU ...	Pathologie médicale.
BERNARD (E.).	Pathologie médicale.	HALPHEN	Oto-rhino-laryngologie.
BEZANÇON (J.).	Hydrologie.	JOANNON	Hygiène.
BONNET	Bactériologie.	LACOMME	Obstétrique.
BOULIN	Pathologie médicale.	LANTUÉJOL .	Obstétrique.
BROUET	Pathologie médicale.	LAVIER	Parasitologie.
BULLIARD	Histologie.	LELONG	Pathologie médicale.
CACHERA	Pathologie médicale.	LEMAIRE	Pathologie expérimentale.
CORDIER	Anatomie.	LENEGRE	Pathologie médicale.
COSTE	Pathologie médicale.	M ^{lle} J. LÉVY ..	Pharmacologie.
COUVELAIRE		MARCHAL	Pathologie médicale.
(Roger)	Urologie.	MÉNÉGAUX ...	Pathologie chirurgicale.
DELARUE	Anatomie pathologique.	MOLLARET ...	Pathologie médicale.
DELAY	Pathologie médicale.	MOUQUIN	Pathologie médicale.
DEGREZ (H.)..	Physique.	PATEL	Pathologie chirurgicale.
DESOILLE	Médecine légale.	PETIT-DUTAIL-	
DIGONNET	Obstétrique.	LIS	Pathologie chirurgicale.
DOGNON	Physique.	RENARD	Ophthalmologie.
FEVRE	Pathologie chirurgicale.	RICHET	Physiologie.
FUNCK-BREN-		SÈNEQUE	Pathologie chirurgicale.
TANO	Pathologie chirurgicale.	SICARD	Pathologie chirurgicale.
GALLIARD	Parasitologie.	SOULIE	Pathologie médicale.
GARCIN	Pathologie médicale.	SUREAU	Obstétrique.
M ^{ns} GAUTHIER-		TURPIN	Pathologie médicale.
VILLARS ...	Anatomie pathologique.	WILMOTH	Pathologie chirurgicale.
DE GENNES ...	Pathologie médicale.		

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.		MM.	
ALGLAVE	Pathologie chirurgicale.	LE LORIER ...	Obstétrique.
CHAILLEY-		NEVEU-	
BERT	Physiologie.	LEMAIRE ...	Parasitologie.
GUÉNIOT	Obstétrique.	PIEDELIEVRE .	Médecine légale.
HEITZ-BOYER .	Pathologie chirurgicale.	VAUDESCAL	Obstétrique.
HUGUENIN ...	Anatomie pathologique.		

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.	
ALAJOUANINE. BRULÉ. CHABROL. CHEVALLIER. LAROCHE (G.). LIAN. MOREAU. SÉZARY.	Clinique médicale.
MM.	
BASSET. GATELLIER. DE GAUDART D'ALLAINES. MOULONGUET. . MOURE.	Clinique chirurgicale.
MM.	
ECALLE. VIGNES.	Clinique obstétricale.

V. — CHARGES DE COURS

CHAILLEY-BERT, agrégé.	Education physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
N... ..	Stomatologie.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MEMOIRE DE MON PERE

LE DOCTEUR ANDRÉ RICHE

Aliéniste des Hôpitaux
Médecin résident à l'Hospice de Bicêtre

A MON BEAU-PERE

LE DOCTEUR VALÉRY DELAMARE

Ancien Interne des Hôpitaux

A MON MARI

LE DOCTEUR JEAN DELAMARE

Ancien Interne des Hôpitaux

Tous anciens Bicestros.

A TOUS LES MIENS

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

STAGE

- 1927 : M. LE PROFESSEUR HARTMANN
M. LE PROFESSEUR SERGENT
1928 : M. LE DOCTEUR LAUNAY
M. LE PROFESSEUR HARVIER
1929 : M. LE DOCTEUR LESNÉ
M. LE DOCTEUR LOUSTE (*in memoriam*)

EXTERNAT

- 1930 : M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ LARDENNOIS
(*in memoriam*)
1931 : M. LE DOCTEUR APERT (*in memoriam*)
1932 : M. LE PROFESSEUR ACHARD

Lorsqu'au terme de nos études médicales, nous avons dû penser à un sujet de thèse, le choix de l'histoire de Bicêtre s'est imposé à notre esprit. Tous les médecins qui les ont fréquenté, et surtout ceux qui y ont vécu, ont senti le charme qui émane de ces anciens édifices et de l'atmosphère si particulière qui les enveloppe. Ils comprendront combien le passé de cette maison nous tient à cœur, à nous qui, pendant notre enfance et une partie de notre jeunesse, avons été mêlée à la vie du vieil hospice, dans lequel nous habitions le pavillon du médecin résidant dont notre père, le docteur ANDRÉ RICHE, fut le dernier occupant.

En 1939, notre documentation était réunie ; et la rédaction était entreprise, d'un ouvrage où nous apportions de nombreuses précisions originales sur l'histoire de Bicêtre et des ses bâtiments. Malheureusement, les événements nous ont empêchée de mener à son terme cet ambitieux projet. Aujourd'hui, nous présentons seulement un chapitre du livre préparé, en espérant que, dans l'avenir, des circonstances plus favorables permettront la publication de l'ensemble de nos travaux.

Nous ne voulons pas attendre cette époque pour remercier tous ceux qui nous ont aidée dans nos recherches.

Le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE nous a fait l'honneur de nous guider de ses conseils et d'accepter la présidence de cette Thèse : nous le prions de trouver ici l'expression de notre profonde gratitude.

Le Professeur ACHARD, qui fut interne de Bicêtre, et le Docteur BARBÉ, médecin de Bicêtre et de la Salpêtrière, ont eu la bonté de nous prodiguer leurs avis et d'évoquer devant nous leurs souvenirs personnels sur l'hospice. Ces lignes leur traduiront nos remerciements et notre reconnaissance.

A l'Administration générale de l'Assistance Publique, nous avons rencontré l'aide la plus précieuse, surtout auprès de MM. GAUSSEN et DUPIN. Sans leur amabilité, sans leur grande complaisance, il nous aurait été impossible de réunir les documents nécessaires à notre ouvrage.

M. GAUSSEN a bien voulu mettre à notre disposition les Archives de l'Assistance Publique dont il assumait alors la direction. Grâce à lui, nous avons pu consulter, dans la bibliothèque de l'avenue Victoria, outre de nombreux livres, d'importantes pièces manuscrites : registres, états, inventaires, notices. Parmi celles-ci, certaines ont été pour nous une source très précieuse de renseignements inédits : surtout la Collection Minachon, qui contient la copie de pièces extraites des registres des délibérations, du

bureau de l'Hôpital Général, dont les originaux ont été brûlés en 1871 dans les divers dépôts publics.

M. DUPIN, Directeur en 1939 de l'Hospice de Bicêtre, nous a très aimablement permis d'examiner les registres conservés aux Archives de l'Hospice. Comme à M. GAUSSEN, nous lui exprimons ici toute notre reconnaissance.

Enfin, nous ne saurions sans ingratitude terminer ces quelques lignes avant d'y avoir mentionné le Docteur JEAN STERNE, ancien interne de Bicêtre. Il a assisté et aidé à la lente élaboration de ce travail ; comme toujours, il s'est montré l'ami le plus sûr et le plus dévoué. Nous désirons qu'il voie ici le témoignage de notre fidèle et profonde affection.

L'hospitalisation et le traitement des vénériens à Bicêtre ne constitue qu'un chapitre limité de l'histoire de cet établissement. Il s'étend cependant sur une période assez longue, puisqu'il comprend la fin du xvii^e et le xviii^e siècle en entier, c'est-à-dire toute l'époque pendant laquelle Bicêtre fut une des maisons de l'Hôpital Général.

Pour situer le service, ou, comme on disait alors, l'emploi des vérolés dans son cadre exact, il n'est pas inutile, par un court rappel historique, de montrer comment Bicêtre, de monastère et de château, devint un asile de mendiants, dans certains quartiers duquel on installa ensuite des fous, des prisonniers et des vénériens

CHAPTRE PREMIER

BICÊTRE AVANT LES VÉNÉRIENS

I. - BICETRE AVANT LA FONDATION DE L'HOPITAL GENERAL

En effet, la colline de Bicêtre n'a pas toujours été occupée par un établissement hospitalier. Vers le milieu du XIII^e siècle, sur cet emplacement se trouve un domaine, la « Grange au Queulx », appartenant à un ancien premier cuisinier de Louis VIII, Bertrand Milboë. En 1250, son héritier, Jean Ogier, vend la propriété à Louis IX, qui l'offre au prieur des Chartreux du Val Sainte-Marie en Valentinois ; le Mou-tier du Grand Queulx, bientôt en ruines et abandonné par les moines qui avaient préféré s'installer au château de Vauvert, est acquis, en 1286, par l'évêque de Winchester. Ce prélat, un des conseillers les plus écoutés du roi d'Angleterre Edouard I^{er}, dont il défend les intérêts à la Cour de France, fait bâtir, en 1290, sur les ruines du monastère, un château, appelé

du nom de son propriétaire, le château de Winchester, puis de Wincestre, mot d'où dérivera Bicêtre. Il ne peut en jouir longtemps, car, trois ans plus tard, la guerre éclate entre la France et l'Angleterre, et la propriété est confisquée. C'est seulement à la signature de la paix, en 1301, qu'elle est rendue à l'évêque, trois ans avant la mort de ce dernier (1304). Selon les conventions stipulées, le château revient à la Couronne de France. Mais, pendant plusieurs dizaines d'années — c'est alors la première période de la guerre de Cent Ans — il reste abandonné, il est pillé et ravagé.

En 1384, ses vestiges, que Charles V avait donnés à son frère Louis d'Anjou, passent, à la mort de ce dernier, entre les mains de son autre frère, Jean, duc de Berry. Avec ce nouveau propriétaire, commence une des périodes les plus brillantes de l'histoire de Bicêtre. Le duc fait édifier, aux frais du roi, un magnifique château dont les contemporains nous ont laissé des descriptions admiratives; les artistes, malheureusement, n'ont fixé que l'image de ses ruines (1). Peu de temps après, en effet, se déchaîne la lutte entre Armagnacs et Bourguignons. Bicêtre, appartenant à un des chefs du premier parti, est brûlé au début de 1411 par une bande de bouchers parisiens

(1) Voir les planches gravées par Mariette d'après les dessins de Lintlaer et de Cl. Goirand; une gravure de 1612 attribuée à Claude de Châtillon; certains plans de Paris en perspective cavalière (plan dit de Saint-Victor, vers 1555; plan de Mathieu Merian, 1615).

à la solde des Bourguignons. Les ravages sont si profonds que Jean de Berry renonce à les réparer, et, en juin 1416, il lègue ce qui reste de son château au chapitre de Notre-Dame de Paris, lequel le laisse à l'abandon.

Nouvelle éclipse dans l'histoire de Bicêtre, fort longue, puisqu'elle dure plus de deux siècles. Les ruines, les souterrains servent de repaire à des brigands qui, de là, surveillent facilement la route de Paris à Lyon (elle suit alors la vallée de la Bièvre). C'est l'époque où d'innombrables légendes font de Bicêtre un nid de faussaires, de bohémiens et même d'esprits, de sorciers et de diables. Les habitants du voisinage, terrifiés, n'osent en approcher. Le mot Bicêtre lui-même devient synonyme d'accident, de bévue. (Furetière : *Le Roman bourgeois*. Molière : *L'Etourdi*, acte V, scène VII.) Le dictionnaire de Trévoux, bien plus tard (1762), donne encore à ce terme la signification de malheur.

Ce n'est qu'à la fin de 1633 que ces ruines sont démolies. Louis XIII vient en effet (septembre 1633) d'ordonner la construction sur leur emplacement d'un vaste bâtiment, la Commanderie de Saint-Louis, destiné à « la nourriture et l'entretien de tous les soldats estropiez à la guerre pour le service du Roy ». L'architecte Lemercier établit les plans. Le 25 août 1634, il n'y a encore sur le chantier qu'une chapelle provisoire dédiée à saint Louis, où est célébrée une messe solennelle. En 1643, les travaux sont arrêtés; une partie des bâtiments est élevée. Les invalides y

sont installés; ils y sont au large, puisque, en 1647, pendant un an, Saint-Vincent-de-Paul peut loger à côté d'eux les Enfants-Trouvés. Ils ne quitteront Bicêtre, pour aller former, dans les villes frontières, des compagnies de vétérans, qu'en 1656, lorsque l'édit de Louis XIV donnera la maison à l'Hôpital Général, qu'il vient de fonder.

II. - BICETRE, MAISON DE L'HOPITAL GENERAL

Au début du ^{xvii}^e siècle, une foule de mendiants infestait la capitale; contre cette véritable plaie, toutes les mesures de police avaient échoué. Louis XIV, en 1656, décida d'enfermer ces turbulents vagabonds dans un vaste asile; il reprenait une idée de Louis XIII, qui, en 1612, avait créé dans ce but Notre-Dame-de-la-Pitié. Le 27 avril 1656, il signe l'édit de l'établissement de l'Hôpital Général « pour le renfermement des pauvres mendiants de la ville et des faux-bourgs de Paris ». A cette fin, il donne à l'organisme ainsi créé diverses maisons : la Grande et la Petite Pitié, le Refuge, Scipion, la Savonnerie et Bicêtre. Peu après, la Salpêtrière, les Enfants-Trouvés, les Enfants-Rouges et le Saint-Esprit viennent s'ajouter à la liste. Dans ces hospices, les mendiants doivent « estre employés aux ouvrages, manufactures et autres travaux selon leur pouvoir ». Des forces de police sont mises à la disposition des directeurs de l'Hôpital Général : bailli de l'Hôpital,

sergents des pauvres et archers, pour leur permettre de ramasser les vagabonds récalcitrants, et de maintenir l'ordre dans l'établissement.

Le 7 mai 1657, l'Hôpital Général ouvre ses portes. Ce n'est donc qu'un asile pour les mendiants valides, et non pas un hôpital. La capitale possède en effet plusieurs organisations destinées aux malades :

— le Bureau de l'Hôtel-Dieu, qui comprend l'Hôtel-Dieu, l'hôpital des Incurables et deux annexes, Saint-Louis et Sainte-Anne;

— le Grand Bureau des Pauvres, qui, avec les bureaux de charité de chaque paroisse, s'occupe des soins à domicile, et hospitalise vieillards, fous et yénériens à l'hôpital des Petites-Maisons;

— enfin un certain nombre d'œuvres, telles que l'hôpital des Frères de la Charité, l'hôpital Royal des Quinze-Vingts, l'hospice des Ecoles de Chirurgie, les hôpitaux des paroisses, etc...



Nous connaissons l'aspect de Bicêtre au moment où il est rattaché à l'Hôpital Général. Une gravure de Boisseau nous montre l'« Hospital nouvellement construit où estoit le chasteau de Bicestre », et un procès-verbal de la visite faite le 28 septembre 1657 par le bureau de l'Hôpital Général (1) nous dépeint l'état des lieux. L'enclos est de forme rectangulaire, allongé

(1) Bibliothèque Nationale: Manuscrit 11364, p. 310 et suivantes, thèse E. Richard, p. 128.

d'est en ouest, entouré de murs; à chaque angle se trouve un petit pavillon carré (1). Les bâtiments d'habitation occupent le milieu de la face nord de ce quadrilatère. Ils se composent d'un corps de logis central, comprenant rez-de-chaussée, un étage et un galetas, et flanqué à droite et à gauche de deux pavillons en saillie, plus hauts d'un étage. La partie supérieure de celui de l'est, appelé plus tard Saint-André, deviendra une annexe du service des vénériens. Vers l'est et l'ouest, deux ailes plus basses prolongent cet édifice central; elles n'atteignent pas les pavillons d'angle. Celle de l'est formera la Miséricorde, et logera les femmes vérolées. En outre, deux bâtiments perpendiculaires à cette façade et dirigés vers le sud, sont en cours de construction. Enfin, près du mur méridional, se trouve la chapelle provisoire inaugurée en 1634. Le tout est en assez mauvais état, et nécessite d'importantes réparations.

Mais les directeurs de l'Hôpital Général se mettent au travail, et, progressivement, l'ensemble architectural de Bicêtre se complète. D'abord les corps de logis inachevés sont terminés. En 1668 est élevée, en avant de la façade principale, une porte d'entrée qui existe encore (elle sert de chapelle protestante et de logement à certains employés). C'est également à la

(1) Les pavillons N.-E. et N.-O. ont été démolis, avec l'ancien château, au cours du XIX^e siècle. Celui du S.-E. n'a été rasé qu'en 1940. Jusqu'en 1935 il servit de demeure au médecin résident. Seul existe encore le pavillon S.-O., actuellement pavillon Lelut, où logent les internes en pharmacie.

fin du xvii^e siècle que sont prolongées jusqu'aux deux pavillons nord-est et nord-ouest les deux ailes de l'Ancien Château (on appelait ainsi l'ensemble de la façade nord). De ce fait, à l'est, le quartier des vénériens se trouve accru d'un bâtiment, Saint-Eustache. En avant de ces ailes, et les masquant en partie, d'autres logis, plus bas, sont construits pour les Bons Pauvres (tel était le nom officiellement donné aux mendiants enrôlés).

Ces Bons Pauvres, dont le nombre augmente sans cesse (de 600 le 28 septembre 1657, il passe à 764 le 28 décembre 1701 et à 1879 en 1790), sont répartis selon leurs infirmités, en plusieurs divisions administratives ou emplois. C'était pour eux que Bicêtre, comme les autres maisons de l'Hôpital Général, avait été créé. Mais, presque dès son ouverture, l'asile doit héberger des fous, des prisonniers et des vénériens.

Le 28 septembre 1657, nous relevons, en effet, sur l'état des hospitalisés, « 20 imbéciles et 16 épileptiques ». Ils sont installés dans le pavillon de l'angle sud-ouest. Leur nombre s'accroissant rapidement, l'administration doit faire édifier dans ce coin de Bicêtre tout un groupe de loges et de bâtiments qui formeront les sixième et septième emplois.

Quant aux prisonniers, la maison en contient aussi dès son inauguration : ce sont des vagabonds révoltés mis au cachot. Puis, à partir de 1680, le quartier séparé où ces derniers sont enrôlés reçoit officiellement des individus condamnés à la détention. D'où la construction, non loin des emplois des fous, d'une

prison, formée de quatre bâtiments encadrant une cour carrée. Deux de ceux-ci existent encore : celui du nord, les Cabanons, élevé vers 1715, où résident maintenant les internes en médecine et des employés; celui du sud, la Force, édifié entre 1730 et 1744, affecté aujourd'hui aux épileptiques. La cour qui les sépare (elle appartient actuellement aux internes en médecine) était la Cour Royale de la prison, sous laquelle étaient creusés les fameux cachots noirs, comblés en 1788.

Telles étaient, rapidement présentées, les principales divisions de Bicêtre au XVIII^e siècle. Pour compléter cette esquisse, ajoutons que, dans les années qui suivirent 1670, une église avait été bâtie, sous la direction de Leveau, architecte du roi, au sud de la cour centrale de l'hospice. Elle fut malheureusement démolie en 1919.

Par contre, un autre monument remarquable du Bicêtre de cette époque existe encore, et constitue une des curiosités de l'hospice. C'est le Grand Puits, avec son manège et ses réservoirs voûtés, construits par Boffrand, architecte de l'Hôpital Général, de 1733 à 1740. Cette installation donnait enfin une solution satisfaisante à l'angoissante question de l'alimentation en eau de cette maison, bâtie sur une hauteur; deux puits déjà creusés, plusieurs sources captées ne l'avaient jamais résolue entièrement. Le Grand Puits permit de distribuer l'eau à tous les emplois, en particulier à celui des vénériens dans lequel, nous le verrons, une installation de bains put être organisée. Les

eaux usées étaient drainées par un réseau d'acведуs souterrains, puis allaient se perdre dans les puisards du voisinage, ou dans la Bièvre. Ce système d'absorption infectait les alentours; il fut remplacé par un vaste puisard construit de 1784 à 1789 par l'architecte en chef de l'Hôpital Général, Viel de Saint-Maur, et dont on peut encore voir quelques vestiges dans les jardinets de la zone.

La disposition générale de Bicêtre, vers la fin du XVIII^e siècle, telle que nous venons de la schématiser, apparaît nettement sur un plan aquarellé conservé au Cabinet des Estampes du Musée Carnavalet. Ajoutons que, depuis 1757, on pénétrait à l'hospice par une porte monumentale, la Porte des Champs, élevée sur le côté est de l'enclos. Cette entrée, qui est encore maintenant la grande porte de l'établissement, avait remplacé une poterne, la porte de la Vinaigrerie, située derrière le pavillon nord-est et qui avait supplanté, depuis quelques années, la porte construite en 1668.

C'est dans ce cadre que nous allons maintenant étudier le développement et le fonctionnement du service des vénériens.

Auparavant, il n'est peut-être pas sans intérêt de dire, en quelques mots, comment, avant l'ouverture de Bicêtre, ces malades étaient soignés à Paris.

PLAN SCHEMATIQUE DE L'HOSPICE DE BICETRE VERS 1760

(d'après le plan aquarellé conservé au cabinet des Estampes
du Musée Carnavalet)

1. La Miséricorde.
 2. Saint-Eustache.
 3. Partie centrale.
 4. Aile occidentale.
- } formant l'aile orientale de l'Ancien Château.
} de l'Ancien Château.
5. Pavillon Saint-André.
 6. Pavillon du N.-E. (pavillon Saint-Louis).
 7. Pavillon du N.-O.
 8. Pavillon du S.-O.
 9. Pavillon du S.-E.
 10. Quartier des Aliénés.
 11. La Prison.
 12. Eglise.
 13. Le Grand Puits avec :
 14. son manège,
 15. ses réservoirs.
 16. Porte d'entrée de 1668.
 17. Porte des Champs.
 18. Porte de la Vinaigrierie.
 19. Jardin de l'Ancien Quinconce.
 20. Bois Quarrés.
 21. Cour des Champs.
 22. Cour de l'Eglise.



CHAPITRE II

LE TRAITEMENT DES VÉNÉRIENS AVANT LEUR INSTALLATION A BICÊTRE

C'est en septembre 1496, dans le XIX^e registre des comptes de l'Hôtel-Dieu tenu par la prieure Jehanne Lasseline, que nous trouvons la première mention du traitement, dans cet établissement parisien, des malades atteints de la « grosse vérole de Naples ». Bien vite, leur nombre devient considérable. Le 4 novembre 1497, le chapitre de Notre-Dame demande l'ouverture d'une maison hors les murs; et les pouvoirs publics, effrayés de la rapidité avec laquelle l'affection se répand, doivent prendre des mesures spéciales, dont la sévérité est justifiée par l'état social des premiers malades (1). Ceux qui ont introduit et propagé d'une façon effrayante le mal en France sont, pour la plupart, des soudards revenant

(1) D'ailleurs, sous le nom de vérole, on englobe, avec la syphilis, les autres maladies vénériennes : chancre mou, gonorrhée. Cette dernière, cependant, est isolée dès le milieu du XVIII^e siècle par quelques rares médecins, particulièrement sagaces.

de la campagne d'Italie, et ceux et celles qui les accompagnent.

L'édit du Parlement de Paris du 6 mars 1496 donne l'ordre aux vérolés non parisiens de quitter immédiatement la capitale ; les Parisiens atteints du mal doivent, s'ils sont fortunés, s'enfermer chez eux et s'y faire soigner jusqu'à complète guérison ; les artisans, attendre à domicile les secours de la paroisse ; quant aux indigents, ils ont l'obligation d'aller se faire soigner en des lieux spéciaux, situés hors les murs, près de Saint-Germain-des-Prés pour les hommes, et au faubourg Saint-Honoré pour les femmes. Toute contravention est punie de prison, d'exil et même de mort. En 1498 le Prévôt de Paris fait savoir aux vérolés que si on les rencontre dans les rues avant leur guérison, on les jettera dans la Seine.

En 1535, l'autorité prend des mesures plus humaines dont le but est moins de punir que de guérir. Les hôpitaux Saint-Eustache, puis Saint-Nicolas, placés sous la juridiction de l'Hôtel-Dieu, sont réservés à ces malades ; en 1556 on leur adjoint un sanitat construit au faubourg Saint-Germain, sur les bords de la Seine, grâce à un prélèvement de cinq cents écus d'or « sur le fruit de l'abbaye de Molesme (diocèse de Langres), 26 août 1581 » (1).

Le 7 février 1559, le Grand Bureau des Pauvres est chargé des vénériens. D'abord installés dans une maison à l'Oursine, au faubourg Saint-Marceau,

(1) Inventaire des Arch. de l'Hôtel-Dieu, t. I, p. 20.

ceux-ci sont ensuite soignés à domicile, puis mis en pension chez des chirurgiens-barbiers. En 1618, hommes et femmes sont réunis chez un sieur Le Moyne, qui reçoit des honoraires de quatre mille livres. C'est le Grand Bureau qui prononce les admissions, le lundi et le mercredi, au rythme fort restreint de quatre malades par semaine.

Ainsi jusqu'au milieu du xvii^e siècle les possibilités de traitement pour ce genre de patients sont peu étendues.

CHAPITRE III

LES VÉNÉRIENS A BICÊTRE

Lorsque l'Hôpital Général fut fondé, aucun vénérien ne devait y être admis. L'article 6 de l'édit est formel : « Ne seront reçus audit Hôpital Général les pauvres, mendiants, affligés de lèpre ou de maladie contagieuse, ou mal vénérien; mais seront à la diligence des directeurs de l'Hôpital, renvoyés à ceux qui doivent en prendre soin, de sorte qu'ils ne puissent mendier. »

C'est toujours le Grand Bureau des Pauvres qui est chargé du traitement de ces malades indésirables, et l'administration de l'Hôpital Général prend des mesures pour leur interdire l'accès de ses maisons. En 1658, pour empêcher les femmes gâtées d'entrer à la Salpêtrière, les postulantes sont soumises à une visite médicale. Précaution illusoire, car l'examen est pratiqué seulement chez celles qui ont des stigmates faciaux.

Un arrêt du Parlement du 6 décembre 1659 précise de nouveau la conduite que les autorités hospitalières

tiendront vis-à-vis des vénériens; il donne « ordre au Grand Bureau de recevoir, sur les billets des directeurs de l'Hôpital Général, les pauvres affligés du mal vénérien », y compris « les femmes grosses qui se trouveront atteintes du dit mal vénérien (1) pour les faire passer par les remèdes doux jusqu'à leur accouchement; comme aussi ceux et celles qui n'auroient que les approches du dit mal, afin d'empêcher le péril de leur communication ».

Mais les châtimens qui accompagnent la thérapeutique (2) incitent les pensionnaires de l'Hôpital Général à cacher soigneusement leurs ulcères. Aussi, dès sa fondation, Bicêtre compte-t-il des vérolés parmi ses hospitalisés. Parfois, au grand désespoir du patient, l'affection clandestine est découverte. Cullerier, qui fut chirurgien gagnant-maîtrise à Bicêtre du 1^{er} mars 1787 au 1^{er} mars 1792, et, comme tel, chargé du service des vénériens, rapporte (3) qu'un jour, en

(1) Le Grand Bureau avait refusé de les recevoir, prétendant qu'on ne pouvait les traiter dans cet état. Mais le sieur Garnier, approuvé par la Faculté, avait démontré l'innocuité du traitement pour la femme et son utilité pour l'enfant « guéri dans le sein de sa mère ».

(2) Au Grand Bureau, avant le traiter les vénériens, on les fouette; du moins ceux qui ont « gagné ce mal par leur désordre et débauche », à l'exception de ceux qui ont « pris la dite maladie par inconvénient et sans leur faute comme une femme de bien à qui son mari paillard l'a donnée, ou la femme impudique à son mari, ou la nourrice à l'enfant, ou l'enfant à la nourrice ». Exception est faite pour les soldats sur un certificat de leurs officiers. En cas de refus, on renvoie les malades sans les soigner.

(3) Notes historiques sur les Hôpitaux établis à Paris pour traiter la Maladie Vénérienne. A Paris, an XI, par M. Cullerier,

1658, les commissaires s'aperçoivent de la présence de vénériens dans l'établissement; ils en avisent le Bureau. Celui-ci, après délibération, décide d'expédier au Grand Bureau ceux qui sont atteints de « maladie manifeste », mais de garder ceux qui ont seulement la « maladie menaçante » pour qu'ils soient isolés, puis châtiés et fustigés avant et après traitement « parce que la vérole étoit imputée à grand crime... et parce qu'on évitoit la trop grande affluence de ces malheureux ». Deux ans après l'ouverture de Bicêtre, en dépit des règlements, l'hospitalisation et le traitement de ces maladies sont donc admis dans la maison.

Bientôt elle devient, en fait sinon officiellement, un centre pour les vénériens. En 1661, nous apprend Cullerier, on en soigne deux cent cinquante, et leur traitement nécessite trente livres de mercure. Cependant Bicêtre continue à évacuer une partie de ses gâtés sur le Grand Bureau. Le 2 septembre 1675, « M. de Montrux, à la délibération du Bureau de l'Hôpital Général, dit que quand on envoie des pauvres de l'Hôpital au Grand Bureau pour être traités du mal vénérien, soit hommes ou femmes, les préposés leur disent que s'ils veulent être traités il faut qu'ils souffrent auparavant d'être fustigés, ce que ne voulant pas ils sont renvoyés, et aucuns

chirurgien en chef de l'Hôpital des Vénériens. Cullerier fait un historique complet du traitement de la maladie vénérienne à Paris, et du développement du service des vénériens à Bicêtre, auquel nous avons fait de larges emprunts.

reviennent à l'Hôpital, ce qui cause un grand désordre parce que cette maladie devient incurable et que l'Hôpital n'est pas déchargé de ces sortes de maladies ».

Pour simplifier ces formalités, le bureau de l'Hôpital Général décide, en 1679, de recevoir seulement ceux qui ont été « sujets à la correction avant toute chose et fouettés, ce qui sera certifié par leur billet d'envoi », en faisant toutefois les restrictions d'usage. Il s'efforce d'ailleurs d'avoir le moins de vérolés possible. En 1685, les mauvais traitements ne suffisent plus à les écarter; des vexations supplémentaires doivent leur rendre le séjour encore plus pénible. On ne les nourrit plus, nous dit Cullerier, que d'un grossier pain d'orge; et il compte cependant soixante-dix vénériens, bien qu'à cette époque les individus gâtés ne figurent pas sur les états de la maison; le bureau les ignore officiellement.

Le but recherché par les administrateurs de l'Hôpital Général est enfin atteint; les plaintes cessent au sujet de la présence de ces malades à Bicêtre; on n'entend plus parler d'eux. Ce silence est dû à la crainte qu'ils ressentent et nullement à leur absence; comme le fait remarquer Cullerier, ils « n'osaient pas se déclarer, parce qu'ils redoutaient le châtimement administré aux Petites Maisons » (1).

Malgré cette opposition administrative, qui empêche de connaître la date exacte de la création du

(1) Le principal hôpital où le Grand Bureau des Pauvres logeait les vénériens. Voir la note 1 de la page 33.

service des vénériens, nous savons que l'Hôpital Général est à cette époque obligé d'admettre les gâtés à Bicêtre et à la Salpêtrière. En avril 1684, un règlement prescrit de traiter à la Salpêtrière les filles publiques atteintes de vérole. En 1690 un arrêt du Parlement, suivi d'une décision du Bureau du 11 septembre 1690, ordonne de les transférer à Bicêtre. Cette maison est donc officiellement désignée pour soigner les vénériens.

Les premières pièces indiquant leur présence à Bicêtre datent de 1701 : en juin dix-neuf hommes sont hospitalisés ; le 28 décembre, soixante-quinze, hommes et femmes. Leur nombre s'accroît rapidement et passera à cent quatre-vingt-dix en 1726.

Devant cette affluence, l'Hôpital Général essaye encore une fois de se débarrasser de ceux contre l'admission desquels il a tant lutté, et, sur sa demande, le 19 novembre 1702, le Grand Bureau des Pauvres promet d'en recevoir un par semaine, davantage plus tard si ses ressources le permettent (1). Et

(1) Sous l'ancien régime, en dehors de Bicêtre, quelques autres établissements soignaient les vénériens.

1. - L'Hôpital des Petites Maisons dépendant du Grand Bureau des Pauvres ; 7 lits y étaient réservés aux soldats des Gardes Françaises, 7 à ceux des Gardes Suisses atteints de syphilis. Une salle de 18 lits recevait des malades payants ; le prix du traitement était de 165 livres.
2. - Les Gardes Françaises et Suisses avaient, dans leur hôpital particulier, des salles de vénériens ; elles étaient d'ailleurs rarement occupées, car depuis 1778 tout soldat

« pour contenir ces malades peu dignes de compassion et leur faire appréhender de revenir une seconde fois à l'Hôpital, ce qui arrive à plusieurs, on a cru qu'il serait bon de leur imposer quelques peines, après leur guérison » (2).

Cependant, d'après la thèse d'Em. Richard, les châtimens corporels des vénériens, qui étaient supprimés à cette époque, ne furent pas rétablis.

traité trois fois pour cette maladie devait rester 2 ans au-delà de son engagement.

3. - Quatre maisons de santé, ouvertes de 1770 à 1790, où les gâtés étaient traités gratuitement.
4. - L'hôpital particulier du Dr Lalouette, qui offrait aux vénériens un nouveau procédé de fumigations mercurielles. Fondé en 1772, il eut une existence éphémère.
5. - L'Hospice de Vaugirard, où, en 1780 le lieutenant de police Lenoir réunit les femmes enceintes, les enfants et les nourrices syphilitiques; Faguet, gagnant-maîtrise à Bicêtre, avait en effet imaginé de faire nourrir les jeunes héredo-syphilitiques par des femmes gâtées. Seules les femmes étaient traitées. Vaugirard fut réuni en 1781 à l'Hôpital Général. Puis ses pensionnaires, sauf les nourrices et leurs nourrissons, furent transférés aux Capucins.

(2) Bibliothèque Nationale, MS n° 16.750, p. 210.

CHAPITRE IV

LE SERVICE DES VÉNÉRIENS

I. - SA CREATION ET SON DEVELOPPEMENT

Si le bureau de l'Hôpital Général faisait une telle opposition à l'envoi des vénériens à Bicêtre, il faut avouer qu'il avait une excellente excuse : le manque de locaux convenables pour hospitaliser et traiter ces malades. Pendant tout le XVIII^e siècle, nous verrons les administrateurs de la maison s'efforcer d'agrandir et de rendre plus salubre le service des vénériens. En vain d'ailleurs; et, jusqu'à leur départ de Bicêtre, ces malheureux réprouvés resteront entassés dans des salles misérables et exigües.

Dès qu'ils sont admis officiellement à Bicêtre on isole ces patients dans l'aile orientale de la grande façade, entre le pavillon Saint-André et le pavillon du nord-est (pavillon Saint-Louis) qui est occupé par les « galeux libres ». Cette aile est formée de deux bâtiments, l'un à l'est, Saint-Eustache, réservé aux

hommes, et l'autre à l'ouest, la Miséricorde, pour les femmes. D'inégale hauteur (la Miséricorde, la plus anciennement construite, est la plus élevée) ils comportent chacun un rez-de-chaussée, un étage et un galetas. Au nord, leurs fenêtres s'ouvrent en direction de Paris et surplombent la partie orientale du jardin de l'Ancien Quinconce, qui s'étend au pied de la grande façade de Bicêtre, et dans lequel se groupent, près du Bois Quarré, les échoppes de la cantinière, de l'épicière et de quelques fruitières. Au sud, Saint-Eustache et la Miséricorde regardent vers la première cour intérieure de l'hospice, la Cour des Champs.

Dès l'année 1722, nous dit Cullerier, les salles des vénériens sont déjà insuffisantes et fort mal entretenues ; leurs parois sont imprégnées de mercure au point qu'on doit gratter les murailles et les blanchir à la chaux (sur la proposition de Fermelhuis, chirurgien de l'Hôpital Général, dont la demande d'une cuisine spéciale pour les gâtés eut moins de succès et fut rejetée).

Pour éviter de graves accidents, de gros travaux s'imposent d'urgence ; que l'on en juge d'après les délibérations suivantes du Bureau. Le 19 juin 1724, « les poutres du bâtiment de la Miséricorde, à Bicêtre, dont les murs menacent ruine, seront étayées en attendant la reconstruction du bâtiment qui se fera par poutres et par travées pour que les malades n'en souffrent point ». Le 8 mars 1728 on charge M. Berche de dresser « le plan du bâtiment de la Miséricorde qui menace ruine ». Le 1^{er} septembre, on décide d'y

travailler incessamment : la dépense sera de 10 à 12.000 livres.

Cependant en 1730 le nombre des gâtés s'accroît toujours; il atteint deux cent cinquante; l'administration essaie en vain de refuser les malades envoyés par l'Hôtel-Dieu et le procureur général. Et, en attendant les réparations promises, les vénériens se pressent dans le même local sale, étroit, peu aéré, étayé en plusieurs endroits et qui, malgré cela, menace encore de s'écrouler. Ils sont couverts d'ulcères; ceux qui ont subi les remèdes sont « exténués, hideux ». Aucune installation n'existe pour leur donner des bains.

Le 2 février 1733, le Bureau, de plus en plus alarmé par l'état déplorable de la Miséricorde, décide de faire visiter les lieux par son architecte Boffrand. Celui-ci est encore consulté le 27 août 1735, au sujet d'un projet de bains destinés aux vénériens (c'est l'époque de la construction du Grand Puits) ; mais pratiquement, rien n'est fait pour améliorer le service des vérolés. Ceux-ci « étaient obligés d'attendre leur tour pour passer par les remèdes, le mal empirait et les mettait dans la plus dangereuse situation; il valait beaucoup mieux les mettre dans une grange ou un grenier sur la paille et les traiter plus tôt que de les laisser languir dans cette situation ».

Le 4 juillet 1736, M. Delachapelle presse la reconstruction du bâtiment des vénériens; toujours en vain, car deux mois plus tard (1^{er} septembre 1736) rien n'est encore commencé. Les salles de traitement sont

embouteillées. « On fait passer les malades aux remèdes par ordre d'ancienneté, de telle sorte que les derniers entrés, même très malades, meurent faute de soins. On fait servir à ces malades une seconde fois l'eau des bains dans laquelle d'autres malades plus gravement atteints ont été baignés, d'où aggravation de leur état. » Cependant, en 1737, le nombre des hospitalisés est un peu moins élevé : vingt-et-un hommes et cent treize femmes.

Il semble alors que l'administration abandonne toute idée de réparation et de développement de ce lamentable service. Elle aime mieux chercher pour ses vénériens un autre local. D'où l'élaboration d'une foule de projets, aussi vite abandonnés que formulés. Le Bureau songe un moment à louer une maison hors de l'hospice pour y loger les femmes gâtées, et y renonce le 10 juillet 1736 ; le 11 août il ne sait où mettre ces malades qui arrivent si nombreuses qu'il faut leur donner la place des paralytiques et des Bons Pauvres qui vont provisoirement coucher en plein air, sous les galeries. Il décide d'envoyer les femmes, ayant leur traitement, à la ferme Sainte-Anne (1) ; malheureusement elle n'est pas libre, l'Hôtel-Dieu y entrepose son blé. Le 18 août, il envi-

(1) La ferme Sainte-Anne, construite de 1657 à 1667, et agrandie au début du XVIII^e siècle, dépendait de l'Hôtel-Dieu ; il y entassait ses provisions et, en période d'épidémie, pouvait y installer des malades. Elle avait été fondée en 1651 par Anne d'Autriche, qui voulait en faire un hôpital. La ferme Sainte-Anne était située au faubourg Saint-Jacques, près des actuelles rues de la Tombe-Issoire et de la Santé.

sage à nouveau la location d'une maison rue Censier; douze jours après, ce projet lui semble inutile puisque des places vont être libres, à Bicêtre, du fait de l'envoi des enfants à la Pitié, où une manufacture sera évacuée pour les recevoir. La fin de 1736 arrive ainsi sans que l'administration ait pris de décision, et elle se trouve devant une situation toujours aussi lamentable et embrouillée.

Rouhault, qui vient d'être nommé chirurgien en chef de l'Hôpital Général, fait alors visiter Saint-Eustache et la Miséricorde à son éminent ami Georges Mareschal, premier chirurgien de Louis XV, fondateur de l'Académie de Chirurgie, et que sa célébrité avait désigné en 1723 pour élaborer le règlement de la chirurgie française. A l'issue de cette inspection, des réformes sont prescrites : traitement immédiat de tous les expectants, balnéation préalable, moyens de prévenir la syphilis héréditaire et enfin construction d'un nouvel hôpital pour les vénériens.

Le projet d'un nouvel hôpital, réservé aux vénériens, à Bicêtre, n'est cependant approuvé qu'en 1743; le plan dû à Boffrand est présenté le 8 juillet au Bureau, qui ordonne l'achat d'un terrain selon les modalités prévues par l'édit de 1656; ce qui semble indiquer que cet hôpital doit être élevé hors des limites de la maison. Les pierres seront tirées des carrières de Bicêtre, dont on reprend l'exploitation; et les travaux sont entrepris aussitôt (1743), grâce à deux dons, l'un de 30.000 livres du duc d'Orléans et l'autre de 60.000.

Dès l'année suivante les déboires commencent; le 7 mars 1744 on décide que le bâtiment « sera continué par économie ». Un mois plus tard les architectes s'aperçoivent que la construction s'appuie sur un sol miné et qu'il faut faire huit ou dix piliers dans les carrières pour la soutenir. Et, fait non moins grave, le Bureau constate un grand nombre d'abus, de dilapidations et de fraudes de la part des entrepreneurs.

Malgré le versement d'une somme de 60.000 livres, offerte par M. et M^{me} Peyrat contre une rente viagère de 3.000 livres, la caisse est vide le 14 novembre 1746 et l'extraction de la pierre est arrêtée; le 20 août 1749, faute d'argent, la construction est définitivement interrompue : 150.000 livres ont été dépensées, et les murs n'atteignent pas le premier étage ! Dans l'attente de jours meilleurs, ils sont couverts de terre et de paille.

Le 30 juillet 1766 le Bureau délibère encore une fois sur ces « ouvrages en souffrance depuis nombre d'années » et il lui paraît « d'autant plus nécessaire de les achever que les lieux occupés à présent par les malades sont trop étroits... qu'ils menacent ruine et coûtent beaucoup de réparations annuelles ». Seulement, comme les fonds manquent toujours, on ajourne la reprise des travaux.

Par la suite, ces bâtiments inachevés furent démolis et leurs matériaux servirent à d'autres constructions. En 1787, Cullerier signalait encore la présence d'amas de pierres et de terre provenant de ces démolitions.

En somme on se contenta dans la vieille bâtisse d'aménagements intérieurs et de réparations d'année en année plus coûteuses, dont les prix additionnés devaient dépasser celui d'une construction neuve, réalisée dans de bonnes conditions. Les vénériens restèrent, jusqu'à leur départ de Bicêtre, dans les étroites salles de Saint-Eustache et de la Miséricorde.

Quelques statistiques donneront un aperçu de l'activité de ce service. Pendant l'année 1755, quatre cent vingt-trois hommes (dont des jeunes garçons de quatre, cinq et six ans et des vieillards de quatre-vingts ans) et quatre cent cinquante vérolées (dont des enfants à la mamelle, d'autres de quatre à six ans, et des femmes de soixante-dix ans), y sont soignés.

En 1761, les chiffres sont à peu près les mêmes : Saint-Eustache compte quatre cent trente-deux admissions, la Miséricorde quatre cent trente-et-une. Le 1^{er} octobre 1781 il y a en traitement trois cent soixante-deux gâtés, dont cent trente-huit hommes et deux cent vingt-quatre femmes.

Enfin, le 30 avril 1790, l'économe de Bicêtre, Hagnon, dans son rapport (1), fournit les précisions suivantes : en dix ans, 17.638 vénériens (9.452 hommes et 8.186 femmes) sont passés par Bicêtre. Annuellement, sur les 1.800 à 1.900 qui se présentent, 663 seulement sont traités (338 hommes et 325 femmes). Ne

(1) « Réponses aux questions de M. de Jussieu, lieutenant de maire au département des hôpitaux, jointe à sa lettre en date du 12 avril 1790, concernant la maison de Bicêtre ». In TUETÉY, *L'Assistance Publique à Paris pendant la Révolution*, t. I, 1895.

sont pas compris dans ce nombre : 1° ceux et celles qui reçoivent des secours provisoires, soit dans les infirmeries, soit dans les salles d'attente de Saint-Eustache et de la Miséricorde ; 2° les prisonniers vénériens (ceux de Bicêtre, et ceux qui y étaient envoyés des autres prisons).

Un service fort actif avait donc été, tant bien que mal, mis en état de fonctionner. Voyons, dans le détail, comment il était organisé.

II. - LE SERVICE DES VENERIENS A LA FIN DU XVIII^e SIECLE

Un registre manuscrit conservé à la bibliothèque du Musée Carnavalet (n° 1366) fournit une description très complète du quartier des vénériens en date du 1^{er} octobre 1781. Il faisait, administrativement, partie du cinquième emploi de Bicêtre (1). Ce tableau concorde exactement avec celui que donne Michel Cullerier lorsqu'en 1787 il entre comme gagnant-maîtrise à Bicêtre.

a) Les hommes gâtés se trouvent à SAINT-EUSTACHE : cinq salles leur sont destinées.

— Le *rez-de-chaussée* comporte une salle de bains avec douze baignoires, chacune pour quatre personnes. A l'extrémité de cette pièce, un réduit abrite deux chaudières : l'une pour les bains des hommes,

(1) P. BRU : *Histoire de Bicêtre* (liste des emplois en 1716-1737) ; le *Moniteur Officiel* du 21 décembre 1789.

l'autre pour ceux des femmes; tuyaux de plomb et robinets amènent l'eau chaude à chaque baignoire; la froide est distribuée par des canalisations parallèles. L'eau coule d'un réservoir situé à la Miséricorde et alimenté par le Grand Puits.

— Au *premier étage* se trouvent les deux salles des remèdes; chacune mesure 48 pieds sur 19 et 10, et compte vingt-six petits lits « seuls ».

— Au *deuxième étage*, à droite, est installée une pièce dénommée « la glacière » réservée aux expectants, c'est-à-dire à « tous ceux que l'on ne peut se dispenser de recevoir sur-le-champ, pour leur donner des secours en attendant qu'ils puissent passer par les grands remèdes ». Elle contient dix à douze très grands lits, où l'on met, selon les circonstances, de six à dix malades (1). A gauche, au même palier, c'est « l'infirmerie pour les plus malades » avec vingt-quatre petits lits seuls.

Tous ces lits, grands ou petits, sont munis d'une pailleasse, d'un matelas, de deux draps, deux couvertures et un traversin.

Enfin le bâtiment est précédé d'une petite cour pavée « où ces sortes de malades peuvent prendre l'air sans sortir de leur endroit ».

Cet emploi est dirigé par un gouverneur qui y habite; un portier est logé à l'entrée de la cour, dans un « petit réduit » à côté duquel est aménagé un parloir pour les malades.

(1) Cette disposition était habituelle dans tous les hôpitaux à cette époque.

Le 1^{er} octobre 1781, Saint-Eustache compte cent trente-huit habitants; il peut en recevoir au maximum cent quatre-vingts.

b) A la MISÉRICORDE s'entassent les femmes gâtées, celles venues de leur plein gré, comme celles envoyées par la Salpêtrière. Ce service se compose de neuf salles :

— Au *rez-de-chaussée* : à gauche, l'infirmerie, de 46 pieds sur 18 et 12, divisée en deux pièces et contenant vingt-huit petits lits seuls; à droite la salle de bains, équipée de douze baignoires pour quatre femmes chacune. Au-dessus de la salle de bains règne une soupente de 36 pieds sur 18 et 7, obscure, mal aérée ; elle renferme sept grands lits et trois petits lits seuls (1781) ou huit grands lits (Cullerier, 1787). On y met d'un côté les galeuses vénériennes, de l'autre les convalescentes. Les trois petits lits seuls sont réservés à celles qui remplissent les fonctions de filles de service. Près de cette soupente se trouve le réservoir d'eau froide pour les salles de bains.

— Le *premier étage* comporte: à droite, la salle des remèdes, de 44 pieds sur 18 et 12 ; les malades en traitement y occupent vingt-six petits lits seuls; et, à gauche, une grande salle elle-même divisée en trois parties :

— la première en entrant, appelée Sainte-Madeleine, de neuf petits lits seuls réservés aux nourrices;

— la deuxième, Sainte-Pélagie, avec cinq lits à deux pour les femmes enceintes (mais les deux petites

salles, dit Cullerier, sont souvent réservées à des protégées);

— la troisième ou Grand Dortoir de 24 pieds sur 18, possède sept à huit grands lits pour six à huit malades, et deux petits lits seuls pour les malades qui font office de filles de service.

— Au *deuxième étage*, au-dessus de la première salle des remèdes s'élève une deuxième pièce destinée au même usage, mansardée et prévue pour vingt-quatre petits lits seuls.

— Enfin une salle au *troisième étage*, du grand pavillon voisin, placée sous les combles, est annexée à la Miséricorde (1). Elle s'appelle Saint-André, mesure 35 pieds sur 30 et 11; y couchent, en quatorze grands lits, de soixante à quatre-vingts malades envoyées par la Salpêtrière, attendant de passer en traitement.

Une cour fermée précède, comme à Saint-Eustache, les bâtiments et sert de promenade aux femmes. A l'entrée de cette cour se dresse un pavillon dont le rez-de-chaussée est occupé par la portière et par un parloir pour les malades, et le premier étage par le logement de l'officière qui dirige l'emploi; celle-ci a sous ses ordres, outre la portière, deux gouvernantes et une fille de service; les gouvernantes ont chacune leur chambre à la Miséricorde dans les étages où elles doivent maintenir l'ordre, l'une au premier, l'autre au deuxième.

(1) Le 12 janvier 1726, le deuxième et le troisième étage de ce pavillon avaient été ravagés par un incendie.

A raison de huit femmes par lit l'emploi peut recevoir trois cents gâtées ; le 13 octobre 1781 il y en a deux cent vingt-quatre.

Une CHAPELLE a été construite en 1777, sur l'emplacement du mur qui sépare la cour des hommes de celle des femmes, en face des deux bâtiments. Ainsi les malades, de leur croisée, sans sortir de leurs salles, peuvent assister à la messe qu'on célèbre les dimanches et jours de fête. Un prêtre fait une fois par semaine le catéchisme à Saint-Eustache et à la Miséricorde.

Le service des vénériens est donc bien isolé ; il forme une enclave fermée dans Bicêtre. S'ils n'ont plus à subir de châtimens corporels, ces malades sont toujours un peu considérés comme des détenus, et ils ne doivent communiquer ni avec le dehors, ni avec les autres pensionnaires de la maison. La construction de la Porte des Champs, en 1757, a rendu plus facile la surveillance. Elle écarte des promenoirs des vérolés l'allée centrale de l'hospice qui, venant de l'entrée, conduit à la deuxième cour (ou Cour de l'Eglise) par une voûte ménagée dans le plus oriental des deux bâtiments perpendiculaires à l'Ancien Château. Auparavant, lorsque les visiteurs pénétraient dans l'établissement par la porte de la Vinaiquerie, située à l'angle nord-est du mur d'enceinte, au sud du pavillon Saint-Louis, ils devaient passer sous les fenêtres des gâtés qui pouvaient « les entretenir de discours contre l'ordre et la discipline ».



Aux vénériens la maison ne fournit, en dehors des linges à pansement, que des chemises et des draps; les chemises sont changées tous les huit jours et les draps tous les mois, plus souvent quand les malades sont « dans les remèdes ». Les femmes de la Miséricorde fabriquent elles-mêmes les chemises et draps nécessaires.

La *nourriture* laisse fort à désirer. Chaque malade doit toucher par jour en un seul repas, six quarts de pain bis, de la soupe et une demi-livre de viande réduite de moitié par la cuisson. En réalité, le menu n'offre guère que du pain bis, du fromage et du beurre rance; la viande est rare, le vin réservé aux protégés. Les abus, trafics, vols et gaspillages sont constants.



En lisant cette description, on est forcé de partager l'avis de Cullerier : « le nombre des malades, comparé à l'étendue des salles, est à peine croyable. » Dans le cahier de 1781 nous lisons : « et alors (quand les emplois sont au complet) l'endroit est trop chargé de beaucoup, parce que plusieurs sont obligés d'étendre des couvertures sur le carreau et coucher dessus. » Cullerier précise que dans une salle d'expectants, la moitié des malades se couche de huit heures du soir jusqu'à une heure après minuit, et les autres depuis ce moment jusqu'à sept heures du matin.

Lorsqu'il prend possession du service, en 1787, Cullerier le décrit aussi délabré qu'il était au début du siècle. « Ce local était noir, et tapissé de toutes espèces de malpropreté; les croisées étaient clouées et ne donnaient jamais passage à l'air, parce qu'elles se fussent brisées en les ouvrant; beaucoup étaient murées, ce qui avait transformé des salles de malades en cachots de criminels. Le carreau ne se voyait plus tant il était couvert d'ordures; les paillasses étaient remplies de paille qui n'avait pas été renouvelée depuis plusieurs années; les draps et les couvertures étaient en lambeaux, et tous leurs tissus se trouvaient imprégnés des matières excrémentielles des malades et du pus qu'avaient fourni leurs ulcères; les traversins n'étaient point couverts de toile, et la tête des malades de ce temps reposait sur un coutil souillé des émanations sales et putrides de ceux qui les avaient précédés pendant plusieurs années. »

Durant deux ans, les efforts de Cullerier pour améliorer cet état restent vains, « car les administrateurs étaient remplis d'envie de bien faire... mais ils avaient la simplicité comme la bonté de la nature, incapables de soupçonner les autres de sentiments indignes d'eux ».

C'est seulement en 1789 que la nomination de M. Desyeux au poste de commissaire à Bicêtre permit de supprimer les abus et d'aménager les locaux. En quelques mois, dit toujours Cullerier, « on enleva les ordures, on blanchit les murs, on arrêta le gaspillage, on donna un régime mieux approprié aux

malades; la gravité du mal fut préférée à la protection, lors des admissions au traitement; de nouvelles couvertures remplacèrent les mauvaises, on ouvrit les croisées qui étaient murées, on en perça de nouvelles où il fut jugé nécessaire : et le département des vénériens, quoique encore très hideux, devint moins insalubre ».

III. - LE DEPART DES VENERIENS DE BICETRE

Nous sommes d'ailleurs à la fin du règne de Louis XVI, au moment où de grands projets sont brossés pour moderniser les institutions hospitalières de Paris. Leur organisation, qui n'a guère évolué depuis plusieurs siècles, ne répond plus aux nécessités actuelles. Et Tenon publie, en plusieurs mémoires, les résultats d'une vaste enquête qu'il vient de poursuivre dans les hôpitaux de Paris, de la province et de l'étranger (1).

Au milieu de ces plans grandioses — dont la Révolution arrêtera la réalisation — l'attention des pouvoirs publics est une fois de plus attirée sur l'état déplorable du service des vénériens. Il est de nouveau question d'installer ces malades dans un autre hôpital. En 1785, le ministre de Breteuil visite Bicêtre; d'après le rapport qu'il fait sur l'emploi des vérolés,

(1) TENON : *Mémoire sur les Hôpitaux de Paris*, Paris, Ph. D. Pierres, 1788.

le roi décide (Lettres Patentes d'août 1785) son transfert dans le couvent désaffecté des Capucins du faubourg Saint-Jacques. Cette fondation doit être pourvue de 134.900 livres de revenus (dont 61.900 fournies par l'Hôpital Général, somme représentant la dépense annuelle des vénériens soignés à Bicêtre), auxquels le Trésor Royal ajoutera 150.000 livres. Mais au moment où cette nouvelle maison va ouvrir ses portes, M^{me} Necker intervient auprès de son mari, et l'on y conduit, au lieu des syphilitiques, les quatre cents folles de la Salpêtrière. Et il faut attendre la Révolution pour voir, enfin, réaliser le projet dont on parlait depuis plus de cinquante ans.

En 1792, après une visite des membres du Comité de Mendicité de l'Assemblée Constituante, les vénériens sont envoyés à l'hôpital du faubourg Saint-Jacques; les femmes quittent Bicêtre le 12 mars, les hommes à la fin d'août. Cullerier suivit ses malades.

Le service des vénériens de Bicêtre était définitivement supprimé.

En 1804, de grands travaux furent entrepris dans la maison par le Conseil Général des Hospices. Saint-Eustache et la Miséricorde désaffectés subirent d'importantes transformations; de nouvelles fenêtres furent percées sur la façade nord, et l'on abattit les murs et les constructions (dont la chapelle) qui entouraient les courettes. Enfin, les salles où, pendant tout le XVIII^e siècle, avaient étouffé les vénériens, étaient remises à neuf; elles formèrent alors une partie du

premier quartier de l'hospice, affecté aux repoussants (1), aux cancéreux et aux septuagénaires.

De 1873 à 1875, avec l'aile est du Vieux Château de Bicêtre, Saint-Eustache et la Miséricorde furent démolis. Sur leur emplacement a été élevée la partie orientale de la grande façade de l'hospice, telle qu'elle existe encore actuellement.

(1) Anciens infirmiers retraités et logés à l'hospice.

CHAPITRE V

ADMISSION DES VÉNÉRIENS

Les hommes et les femmes qui veulent se faire hospitaliser dans le service des vénériens (1) doivent d'abord se faire examiner par le chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu, ou par le chirurgien en chef de l'Hôpital Général. S'ils sont reconnus gâtés, ils reçoivent un certificat attestant la nature de leur maladie, et, munis de cette pièce, vont chez le lieutenant général de police qui leur délivre un ordre d'admission à Bicêtre. « Avec cet ordre, ils viennent se présenter au bureau de cette maison, où un des commis les inscrit sur un registre particulier, en leur demandant leurs noms, surnoms et sobriquets, leur profession, leur état de garçon, marié ou veuf, et le lieu de leur naissance avec la Province ou le Diocèse ; après quoi on les renvoie en leur indiquant le tems où ils peuvent revenir pour être reçus, à

(1) Manuscrit de Carnavalet, n° 1.366, 1^{er} octobre 1781.

moins qu'ils ne soient très pressés et dans un état qui ne leur permet pas de pouvoir s'en retourner. »

Ainsi, il faut d'abord prendre date avant d'être reçu à Bicêtre (1). Ensuite l'admission des malades inscrits d'avance s'effectue toutes les huit semaines, le lundi à huit heures du matin ; on fait entrer « les plus anciens et les plus malades » sans distinction de pays. Les élus, après un nouvel interrogatoire, sont conduits dans leurs salles respectives. Ceux qui, faute de place, n'ont pu être admis, sont renvoyés à l'« entrée suivante ».

Les vénériens sont soigneusement isolés : « lorsque ces malades sont entrés, il ne sortent point de leur enceinte, parce qu'ils se répandroient dans la maison et communiqueroient avec les pauvres, et que cela occasionneroit du désordre. » Cullerier nous dit cependant qu'en 1787, des sorties sont accordées aux expectants pour leurs affaires ; souvent, ils en profitent pour aller vendre leurs effets au dehors (600 chemises disparues en un an).

Le 12 avril 1790, de Jussieu, « lieutenant de maire au département des hôpitaux », s'enquiert de la

(1) Le Bureau, le 7 juillet 1770, avait ordonné que les soldats de la Garde de Paris, les nourrices, les femmes grosses et les enfants de 10 ans et au-dessous seraient reçus lorsqu'ils se présenteraient et sans les faire attendre. Quelques libertins et certaines prostituées, particulièrement prévoyants, se faisaient inscrire à l'avance, sans attendre de présenter les stigmates de la maladie. Les soldats du Régiment des Gardes devaient être soignés aux Petites Maisons ou dans l'hôpital qui leur était réservé (voir note 1, p. 33). Le 9 mai 1739, le Bureau proteste contre la présence, à Bicêtre, de quelques-uns de ces militaires.

façon dont les vénériens traités à Bicêtre ont contracté leur mal : « En est-il beaucoup dont la maladie ne soit pas le fruit de la débauche ? » L'économe Hagnon répond que, sur 900 femmes gâtées, on compte 12 nourrices d'enfants trouvés, 12 femmes mariées honnêtes, quelques filles trompées, quelques nourrices bourgeoises, plus leurs maris et leurs enfants (30 en tout), quelques hommes gâtés par leurs femmes libertines et quelques enfants, ou « jeunes personnes des deux sexes nées avec le vice vénérien ».

Saint-Eustache doit, en outre, recevoir et traiter les prisonniers atteints de syphilis, ceux de la maison de force de Bicêtre comme ceux des autres établissements pénitenciers parisiens. A la Miséricorde, nous le savons, sont envoyées les femmes de force de la Salpêtrière, reconnues atteintes du mal vénérien par le chirurgien en chef de l'Hôpital Général et par le gagnant-maîtrise de leur maison. Une liste en est dressée, et un convoi, composé de une à trois carrioles, et escorté de cinq à six gardes (1), les amène à Bicêtre. On les débarque au parloir de la Miséricorde, où sont accomplies les formalités de réception. Le même cérémonial accompagne le retour des prisonnières à la Salpêtrière après traitement et guérison.

(1) Fournis par la Compagnie des Archers de l'Hôpital Général jusqu'au 1^{er} octobre 1770, date à laquelle ce corps fut supprimé.

CHAPITRE VI

SOINS DONNÉS AUX VÉNÉRIENS

Une fois admis et logés à Bicêtre, les vénériens doivent encore attendre leur tour avant de subir le traitement.

APPEL DES MALADES POUR PASSER LES GRANDS REMEDES (1)

« Toutes les huit semaines, MM. les administrateurs, commissaires de la maison de Bicêtre, choisissent un jour dans la semaine où l'entrée générale doit se faire, pour se transporter en ladite maison, et faire dans l'endroit où sont les malades l'appel de ceux et celles qui doivent être compris dans le nouveau traitement, savoir 52 hommes et 50 femmes. Cet appel se fait sur les registres où ces malades ont été inscrits, afin de suivre l'ordre et la date de leur inscription, commençant par les plus anciens.

(1) Manuscrit de Carnavalet, n° 1.366, 1^{er} octobre 1781.

On préfère cependant les femmes enceintes, les nourrices, les gens mariés et produisant leur extrait de mariage, les soldats de la garde de Paris, et ceux qui absolument ne sont point en état d'attendre leur tour plus longtemps sans risque de périr. » Une liste est dressée, et signée par un des administrateurs présents.

Selon La Rochefoucauld (1) : « l'ancienneté de leur inscription, la gravité et l'urgence de leur mal doivent leur servir de titre pour obtenir le traitement ; on sent facilement que la faveur en est un plus sûr ; aussi voit-on des malades inscrits depuis plusieurs années sans avoir été appelés au traitement, et même depuis plus d'un an admis dans la maison pour attendre leur tour, sans qu'il soit encore venu ».

A en croire Cullerier, on fait passer d'abord les protégés (les plus nombreux), puis les malades les plus anciens, enfin les plus atteints. Aussi les gâtés s'entassaient-ils dans les salles d'expectants (200 à 250 en 1787) ; certains sont couverts de « plaies qui demandent des traitements provisoires » (La Rochefoucauld) ; et, pendant cette attente, chez beaucoup, « le mal faisoit des progrès et les organes de la génération s'altéroient » (Cullerier).

(1) De LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT : Rapport fait au nom du Comité de Mendicité, des visites faites dans les divers hôpitaux, hospices et maisons de charité de Paris, 1790.

LE TRAITEMENT

La thérapeutique était uniquement mercurielle. Déjà préconisée par les médecins arabes et par leurs disciples de l'école de Salerne (en particulier par Guillaume de Salicet en 1270), dans certaines affections cutanées et vénériennes, cette médication avait été prônée au xvi^e siècle par Fracastor et Thierry de Héry ; ils la préféraient, pour le traitement de la vérole, au gaïac (ou saint-bois), l'autre médicament anti-syphilitique défendu âprement par Lopez de Villalobos, Ulrich de Hutten et Jean Fernel. Depuis les écrits de Van Helmont, de Boerhaave, d'Astruc, dont le traité des maladies vénériennes, paru en 1736, faisait autorité, le vif argent semblait le médicament de choix. On l'administrait en frictions, jusqu'à l'apparition de la stomatite. A vrai dire, Astruc recommandait de l'employer avec précaution, et l'on ne cherchait plus, comme le conseillait Botal, à faire rejeter quotidiennement au patient une chopine, puis trois demi-setiers, et enfin une pinte de salive ; « médication effroyable », avouait Van Helmont. Cependant, comme on peut en juger, les grands remèdes, appliqués à Bicêtre, étaient encore assez énergiques.

« Le traitement desdits malades (1) dure six semaines, à la suite desquelles il y a quinze jours de convalescence. On commence ce traitement le samedi qui suit l'appel, par saigner tous ces malades ; on les

(1) Carnavalet, manuscrit n° 1.366, 1^{er} octobre 1781.

purge le surlendemain, et on leur fait prendre des bains pendant les neuf jours suivants.

Il y a un élève en chirurgie dans chaque salle de bains, lesquels élèves s'y rendent à deux heures du matin pendant les neuf jours pour les préparer, et ils y restent pendant tous le tems que les malades sont dans les bains ; une partie desdits malades entrent dans ces bains sur les trois heures du matin, et ils y restent jusqu'à cinq heures. Après quoi les Elèves en Chirurgie font renouveler l'eau et préparer d'autres bains pour l'autre partie des malades qui y entrent sur les six heures et y restent jusqu'à huit heures.

Le septième jour des bains, on conduit à l'Eglise les 52 hommes qui doivent passer les remèdes, pour y être confessés, et le lendemain on y conduit les 50 femmes.

Au bout de neuf jours de bains, on purge une deuxième fois lesd. malades et le lendemain de cette purgation, on commence les frictions qui sont administrées suivant le tempérament de chaque malade, lesquelles durent ordinairement 28 jours, quelquefois plus aux uns et quelquefois moins aux autres, suivant l'effet qu'elles opèrent ; une partie de ceux et celles qui ne passent point les remèdes sont chargés de frotter ceux qui les passent. Pendant led. traitement, le chirurgien gagnant-maîtrise fait toutes les opérations y relatives, ainsi que les pansements les plus conséquents ; et deux élèves en chirurgie dans chaque endroit font les autres pansements régulièrement

deux fois par jour, d'après l'ordonnance du chirurgien à ses visites.

Les frictions finies, on purge encore lesd. malades deux fois et plus si le cas le requiert, après quoi ils entrent en convalescence.». Celle-ci dure quinze jours, puis les malades, « guéris », quittent Bicêtre.

Pendant qu'ils subissent les remèdes, ils ont droit à un régime spécial : une livre de pain blanc, une chopine de lait, deux œufs et un poisson ou un demi-setier de vin par jour. Pour améliorer leur bouillon, la cuisine livre un supplément de 50 livres de viande.

Les accidents de cette thérapeutique mercurielle intensive n'étaient pas rares. En 1691, « ces malheureuses (les vénériennes envoyées à la Salpêtrière), écrit Cullerier, épuisées par la débauche, par une mauvaise nourriture, par une maladie qui avait fait des progrès effrayans, par un air corrompu, ayant été traitées par le mercure en frictions, furent prises d'une salivation des plus orageuses, soit parce que le préjugé dominant était en faveur de cette méthode, soit que le chirurgien des Petites Maisons était trop éloigné pour exercer la surveillance nécessaire. Plusieurs périrent de ce traitement ; presque toutes les autres furent renvoyées à la Salpêtrière avec des gencives ulcérées, des dents branlantes et la langue en lambeaux. »

D'après Hagnon, en 1790, le traitement ne comporte plus que quatorze frictions, auxquelles s'ajoutent quelquefois des sudorifiques, et rarement du sublimé. Après chaque série, quinze jours sont em-

ployés à nettoyer les salles et les lits, « et pour donner le tems à la nouvelle bande d'arriver ». En tout, on passe au traitement six séries et demie de malades par an.

La Rochefoucauld insiste sur les mauvaises conditions dans lesquelles, en 1790, ces soins sont donnés. « Les salles de traitement, toutes petites, basses, mauvaises, ne le sont cependant pas ou même degré, la faveur accorde aussi la préférence des salles; mais on croira avec peine qu'aucun infirmier ne soit chargé du soin des malades; les moins incommodés soignent les autres (1). Le même défaut d'attention se porte, et sur les linges, et sur les draps, et sur tout le traitement de ces malheureux qui semble leur être fait par la plus froide insouciance. Quelques malades nous ont fait entendre que ces soins, quelque insuffisants qu'ils fussent, n'étaient pas absolument gratuits. Nous ne pouvons garantir la vérité de cette assertion, que nous sommes disposés à ne pas croire; car elle nous a été contredite, et par d'autres malades, et par les chirurgiens; mais si jamais un abus de cette espèce pouvait être excusé, ce serait pour ces chirurgiens, qui n'ont pour tout traitement qu'une nourriture insuffisante et qui ne reçoivent, ou point d'appointements, ou des appointements très modiques, et qui, cependant, dans la force de l'âge, écrasés de fatigue, passent la plus grande partie de leur

(1) Cullerier avait déjà signalé le fait; ces infirmiers volontaires ne recevaient aucune indemnité et faisaient payer chèrement leurs services à ceux qui en avaient besoin.

temps dans cet air infect, éprouvent les nécessités de quelques dépenses (1). Si cet abus existe, la faute en est à l'Administration, qui s'en excuse toujours sur les anciens usages. On traite aussi dans ce pavillon quelques étrangers, de la gale. »

Ce manque de surveillance dans les soins entraînait parfois des erreurs fâcheuses. Le père Richard (2) raconte qu'un jour, les femmes de la Miséricorde burent, par mégarde, une infusion de cantharide, « croyant que c'était de l'eau-de-vie pure. Elles se jetèrent avec frénésie sur les hommes, de telle sorte que les élèves ne purent les visiter pendant quelques jours. Quelques-unes en périrent. »

**

Et cependant, les *résultats* de la thérapeutique — tels qu'on peut les juger à l'époque — sont satisfaisants. Après sa visite, Mareschal écrit : « J'ai vu les vénériens, j'ai examiné ceux qui venaient de passer aux remèdes, ils étaient assez bien guéris, mais leur

(1) Nous lisons dans la thèse de E. Richard (p. 74) : « Lalle-mant, qui avait été à même de juger *de visu* de ce qui se passait, ayant été compagnon en chirurgie à Bicêtre, a raconté à Parent-Duchâtelet que, pour se faire admettre dans la première catégorie, il était nécessaire de s'adresser au gouverneur de l'emploi et de lui remettre trois pièces d'or (72 livres) pour le chirurgien, et à lui personnellement 48 sols. » Le 17 septembre 1786, M. Huguenet, sous-gouverneur à Saint-Eustache, était renvoyé. Il avait accepté 48 livres d'un vénérien pour le faire admettre en traitement.

(2) Le père Richard, *Souvenirs*. (Bibliothèque du Musée Carnavalet, manuscrit.)

convalescence est pénible. » Certains sujets devaient faire plusieurs séjours à Bicêtre. « Le frotteur, dit le père Richard, plaisantait, et s'il voyait revenir pour la septième fois le même malade, le traitait de cheval de la casserole, du nom du vase dans lequel on conservait la pommade mercurielle. »

En 1755, sur 423 hommes traités, on ne note que 3 décès, et aucun parmi les 450 femmes. D'ailleurs, ceux-ci sont surtout fréquents parmi les malades qui attendent leur tour de traitement. Cullerier le signale en 1787. D'après la Rochefoucauld, les deux tiers des décès ont lieu parmi ces expectants, « moins encore de la maladie dont ils viennent chercher la guérison, que de la contagion infecte de l'air qu'ils y respirent. Les fièvres putrides et la gangrène y sont très fréquentes. » Selon cet auteur, la mortalité, chez les vénériens est en moyenne de 90 par an. En 1790, elle a été nulle, écrit Hagnon; il ajoute : « on guérit communément plus d'hommes que de femmes, parce que ces dernières attendent ordinairement à se faire traiter que la maladie ait fait les plus grands progrès et qu'elles apportent plus de négligence que l'homme dans l'usage des remèdes. » Et, dans ce même rapport, l'économe de Bicêtre donne les statistiques suivantes, portant sur les dix dernières années :

	HOMMES	FEMMES
Malades traités	3.400	3.000
Morts avant et pendant le traitement.	442	440
Sortis guéris	2.958	2.560



LE SERVICE MÉDICAL de Saint-Eustache et de la Miséricorde est assuré jusqu'en 1710 par les chirurgiens des Petites Maisons. Il est alors abandonné, dit Cullerier, à un charlatan, le protégé d'un administrateur, bientôt renvoyé pour imprudence et rapines. On confie les vénériens au chirurgien gagnant-maîtrise de la maison.

Ce jeune praticien dirige, en fait, tout le service médical de l'hospice. Car le médecin et le chirurgien en chef de l'Hôpital Général, chargés de surveiller toutes les maisons de ce vaste établissement, ne viennent à Bicêtre qu'une ou deux fois par semaine. Le maître-chirurgien doit assister aux grandes opérations, que le gagnant-maîtrise pratique sur ses indications.

Ce dernier est assisté de deux compagnons et de quatre à six élèves (garçons ou apprentis-chirurgiens). Tous sont logés et nourris à l'hospice; ils sont nommés par les administrateurs de l'Hôpital Général, parfois — assez rarement — à la suite d'un concours. Le gagnant-maîtrise, avec ses assistants, distribue les soins. Dès le lever du jour, il fait sa visite dans les infirmeries des Bons Pauvres et des prisonniers; il termine sa tournée par Saint-Eustache et la Miséricorde. L'après-midi, chaque compagnon, à tour de rôle, passe la contre-visite. Le soir le gagnant-maîtrise voit de nouveau les malades les plus graves, à son retour de Paris; fort peu payé (600 livres par an

qu'il laisse à la maison pour la nourriture de son cheval), il se trouve en effet obligé, pour vivre, de faire de la clientèle en ville. De l'édit de fondation de l'Hôpital Général (1656, article LVII), il tient le privilège d'accéder à la maîtrise, après ses six années de service, sans être astreint à subir l'examen du « grand œuvre ». Compensation légère au rude labeur et aux lourdes responsabilités qu'assume ce jeune chirurgien, et aussi aux conditions matérielles précaires qui lui sont imposées et dont s'indignait La Rochefoucauld.

**

L'école de Bicêtre préconise donc les *grands remèdes*, comme nous venons de le voir. Les frictions mercurielles sont appliquées sur une peau nettoyée et macérée par des bains répétés et prolongés, puis congestionnée par l'exposition devant un grand feu et des frictions sèches. On cherche à obtenir ainsi une abondante salivation et des ulcérations buccales. Le « déplacement des humeurs » indique la guérison.

En 1777, on introduit à Bicêtre la méthode dite « par extinction ». Cette méthode instaurée par Chicoyneau en 1718 évite la salivation ; la pommade mercurielle est adoucie par son mélange avec du camphre et les frictions doivent être interrompues au moindre accident buccal.

Après le traitement classique il faut mentionner les procédés fantaisistes préconisés et parfois appliqués

par des inventeurs souvent étrangers à la maison et même à la médecine. Il semblait à ces charlatans que le service des vénériens devait être un champ d'expériences librement ouvert à leurs essais thérapeutiques.

Un certain Charbonnière, ancien huissier au Parlement d'Aix, venu à Paris en 1737, est autorisé à appliquer un traitement par des fumigations qu'il dit de son invention. En réalité, il avait été décrit dès le xvi^e siècle, par Nicolas Massa, Fracastor et Gabriel Fallope. Le patient, entouré de couvertures, les yeux bandés, est placé au-dessus d'un réchaud où brûle une poudre de cinabre et il absorbe par le nez les vapeurs de sulfure de mercure pendant trois à quatre minutes; puis il est soumis à une sudation d'une heure. La méthode fut combattue par Astruc, auquel Charbonnière intenta en 1743 un procès qu'il gagna (1). Sur les trente-sept malades traités de la sorte, tant à Bicêtre qu'aux Invalides, six moururent; le procédé fut rapidement abandonné.

Le nommé Keyser obtint en 1755 la permission d'essayer sur vingt-quatre syphilitiques des pilules de son invention; l'effet ayant été nul, Keyser accusa Thomas, gagnant-maîtrise de la maison, de ne pas avoir administré son remède.

En septembre de cette année, ce même Thomas expérimenta sur plusieurs hommes et femmes gâtés, de nouvelles dragées anti-vénériennes; les résultats

(1) *Le Courrier d'Epidaure*, n° 3, mars 1939, p. 56. Henriëus :
« Un huissier thérapeute ».

de ce traitement furent déplorables; il provoqua, par exemple, l'avortement d'une femme dont on ignorait la grossesse. Aussi défense expresse fut-elle faite aux chirurgiens de tout grade de tenter sur les malades de l'Hôpital Général des traitements nouveaux, à moins d'y être autorisé par le Bureau (délibération du 17 mars 1756).

En décembre 1770 les sieurs Colon et Lebrun purent aussi faire, sur quatre malades de Bicêtre, l'essai d'un nouveau traitement. Nous ne savons ce qui en advint.

CONCLUSIONS

Cette courte étude historique a, croyons-nous, un double intérêt.

Elle nous a d'abord permis de préciser un chapitre de l'histoire du vieil hospice de Bicêtre. Ce chapitre s'étend sur une période assez longue, un siècle et demi, mais très homogène, puisqu'elle va de la fondation de l'Hôpital Général à la dissolution de ce vaste organisme (un peu au delà même, car les membres du Bureau de l'Hôpital Général cessèrent leurs fonctions le 11 avril 1791). A travers le service des vénériens nous avons aperçu le fonctionnement d'une des plus importantes maisons de cet établissement, la manière dont les emplois y étaient organisés et les soins médicaux assurés. Et, bien que les gâtés aient été dès le début relégués dans un coin bien isolé, et y soient restés malgré les différentes solutions envisagées pour les mieux loger ailleurs, l'étude de Saint-Eustache et de la Miséricorde nous a permis de jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'état de Bicêtre au ^{xvii}e et au ^{xviii}e siècles.

Plus heureux que nos devanciers, nous avons pu situer avec exactitude, dans l'hospice, l'emplacement

des différents emplois, ceux des vénériens entre autres. Grâce aux documents inédits consultés aux Archives de l'Assistance Publique, et comparés aux écrits de La Rochefoucauld-Liancourt, de Cullerier et surtout du père Richard, ainsi qu'au plan de Carnavalet et aux diverses gravures de l'époque, il nous a été possible d'établir la carte de Bicêtre, d'indiquer la destination des bâtiments. Leur construction, les réparations, les transformations projetées ou exécutées ont été précisées également. Dans le cours du présent travail, nous nous sommes limité au quartier des vénériens; nous espérons, plus tard, présenter les résultats de nos recherches concernant les autres parties de l'hospice. C'est également dans les documents cités plus haut que nous avons trouvé certains détails originaux concernant le service médical.

Mais aussi nous avons eu l'occasion de rappeler les idées qui régissaient alors l'hospitalisation et le traitement des vénériens. Ces malades sont en but à la réprobation universelle. Au début surtout, ils sont presque considérés comme des malfaiteurs, traqués, et soumis à des peines corporelles; parce que la vérole doit être « référée à l'indignation et permission du créateur et dispensateur de toutes choses, lequel, pour refréner la trop lascive pétulance et libidineuse volupté des hommes, a permis que telle maladie régnast entr'eulx, en vengeance et punition de l'énorme péché de luxure ».

Plus tard, les châtiments sont supprimés; mais l'Administration, par la manière dont elle les traite,

fait toujours sentir à ces malades qu'ils ont une faute à expier. Les contemporains, dans la littérature, représentent les gâtés à Bicêtre tels des damnés dans un coin des Enfers. Mirabeau (1) les décrit « entassés comme une cargaison de nègres sur un navire africain ». Mercier, dans son *Tableau de Paris* (1782) frémit à la pensée de « ces malheureux réduits à périr ou plutôt à tomber en lambeaux par le cruel et invisible vautour qui ne cesse de les ronger... Celle-là, à la fleur de son âge, à moitié dévorée, offre à la fois l'aspect de la beauté et l'horreur de la maladie : contraste plus frappant qu'une plaie universelle... Plus loin, la vengeance du ciel semble être descendue sur cette vieille prostituée dont les crimes honteux sont accumulés dans les rides ; elle a encore ce regard atroce qui vend l'innocence ». Ces lignes grandiloquentes sont destinées à l'édification du public ; son sens moral doit être fortifié par le spectacle des punitions infligées à ceux qui ont sombré dans le vice. Un peu plus loin, Mercier rapporte que des pères de famille menaient à travers ces salles « leurs enfants dont les passions étaient trop vives, pour modérer, s'il était possible, les fougues de leur tempérament ».

On conduit les jeunes gens à Bicêtre pour leur faire voir les épouvantables conséquences d'une vie de débauche. Le résultat cherché n'est pas toujours atteint, témoin cette anecdote racontée par le père

(1) *Œuvres*, tome IV, pp. 210-219. Observations d'un voyageur anglais sur la maison de force appelée Bicêtre.

Richard : « Le duc de Bourbon montre ce spectacle au duc d'Enghien, compagnon de plaisir du comte d'Artois, du duc d'Orléans et du prince de Lamballe. Il demande à M. Cullerier, gagnant-maîtrise, si on ne guérissait : « Oui », dit celui-ci. « J'ai perdu mon temps et ma peine », s'écrie, désolé, le duc de Bourbon, qui ne cherchait évidemment pas à encourager le duc d'Enghien en lui montrant le succès de la thérapeutique antivénérienne.

VU : *Le Doyen*,
A. BAUDOUIN.

VU : *Le Président de Thèse*,
LAIGNEL-LAVASTINE.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
GIDEL.

BIBLIOGRAPHIE

Nous indiquons ici surtout les références concernant le service des vénériens. Des bibliographies plus complètes sur l'histoire de Bicêtre se trouvent dans les ouvrages de P. BRU et Em. RICHARD.

- ALLETZ. — Tableau de l'humanité et de la bienfaisance, ou précis historique des charités qui se font à Paris. (Paris, Musier fils, 1749.)
- D^r BENASSIS. — Promenades littéraires. Bicêtre. (*Revue thérapeutique des Alcaloïdes*, janvier, février, mars, avril 1939.)
- BRIÈLE. — Collection de documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris, 1881.
- BRU (Paul). — Histoire de Bicêtre (Hospice, Prison, Asile). (*Editions du Progrès Médical*, Paris, 1890.)
- CAIN (Georges). — Environs de Paris.
- DE CHAMPEAUX (A.) et GAUCHERY (P.). — Les travaux d'art exécutés pour Jean de France, duc de Berry. (Champion, 1894.)
- CORLIEU. — L'ancienne Faculté de Médecine de Paris, 1877.
- CULLERIER. — Notes historiques sur les hôpitaux établis à Paris pour traiter la maladie vénérienne, 1657. (Paris, an XI.)
- DECHAMBRE. — Dictionnaire, article Bicêtre.
- DULAURE (J.-A.). — Histoire des environs de Paris. (Furnes, 1838.)

DURAND-FARDEL (Raymond). — L'Internat en médecine et en chirurgie des hôpitaux et hospices civils de Paris. (*Le Centenaire de l'Internat, 1802-1902*, Steinheil, édit.)

FAUVELLE (P.-René). — Les étudiants en médecine sous le Grand Roi. Steinheil, 1899.)

FOSSEYEUX. — L'Hôtel-Dieu aux 17^e et 18^e siècles.

— Chapelle de Bicêtre. Démolition. (*Commission générale du Vieux Paris*, séances des 2 juillet 1914, 20 novembre 1915, 29 mai 1920.)

FUNCK-BRENTANO (Franck) et MARINDAZ (Georges). — Bicêtre. (*Collection des Vieux Hôpitaux français*, laboratoires Ciba, 1938.)

FURETIÈRE. — Le roman bourgeois.

HENRICUS. — Un huissier thérapeute. (*Le Courrier d'Epidaure*, 6^e année, n^o 3, mars 1939.)

HUSSON (A.). — Etude sur les hôpitaux, 1862.

LAIGNEL-LAVASTINE (P^r). — Histoire générale de la médecine, de la pharmacie, de l'art dentaire et de l'art vétérinaire, 3 volumes. (Albin Michel.)

LEBEUF (Abbé). — Histoire du diocèse de Paris, tome X, 1757.

LÉVY-VALENSI. — La médecine et les médecins français au 17^e siècle. (Baillière, 1938.)

MERCIER. — Tableau de Paris, 1781.

MIRABEAU (Comte de). — Observations d'un voyageur anglais sur la maison de force appelée Bicêtre, suivies de réflexions sur les effets de la sévérité des peines et sur les législations criminelles de Grande-Bretagne. (Imité de l'Anglais par le Comte de Mirabeau, 1788.)

MOLIÈRE. — L'Etourdi.

NIOX (Général). — L'Hôtel des Invalides.

RICHARD (Em.). — Histoire de l'Hôpital de Bicêtre (1250-1791)
(Une des maisons de l'Hôpital général de Paris). (*Thèse*
Paris, 1889.)

ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT (DE LA). — Rapport fait au nom
du Comité de mendicité, des visites faites dans les divers
hôpitaux, hospices et maisons de charité de Paris. (Paris,
1790.)

SCHELCHER (André). — Paris, ville tentaculaire : un nouveau
fragment de la vallée de la Bièvre devenu parisien. (*L'Illus-*
tration, 2 septembre 1933.)

TENON. — Mémoires sur les hôpitaux de Paris. (Ph. D. Pierres,
1788.)

TREVoux. — Dictionnaire, tome I, 1762.

TUETÉY. — L'Assistance publique à Paris pendant la Révolu-
tion, 4 volumes, 1895.

VIEL DE SAINT-MAUR (Charles-François). — Le grand égout
de Bicêtre. (Paris, 1817.)

— Principes de l'ordonnance et de la construction des bâtiments :
Tome 2, Paris, 1805 : De l'impuissance des mathématiques
pour assurer la solidité des bâtiments et recherches sur la
construction des ponts.

Tome 4, Paris, 1912-1819 : Notices sur divers hôpitaux et
autres édifices publics et particuliers composés et construits
par Ch.-F. Viel.

VILLON (François). — Le petit et le grand Testament.

WICKERSHEIMER (D^r C.A.E.). — La médecine et les médecins
en France à l'époque de la Renaissance. (Maloine, 1905.)

ARCHIVES DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE :

— Code de l'Hôpital général, 1786 (E₁ 3).

— Inventaire des Archives hospitalières (E₃, 162).

— Notice manuscrite sur Bicêtre, 166 pages, 1816 (E₃, 67).

- Inventaire des maisons de l'Hôpital général, La Pitié, Bicêtre (un registre manuscrit). (C. 27, 144.)
- Etat des emplois divers à l'Hospice de Bicêtre pour l'année 1737 (un registre manuscrit). (C. 27, 281.)
- Collection Minachon (copie des pièces, analyses de titres de propriétés, de fermes, de terres, dans les anciennes archives de l'Assistance Publique, dont une partie a été brûlée en 1871, et dans les divers dépôts publics (Bibliothèque nationale, Archives nationales, Arsenal, etc...)). Extraits des registres de délibérations du bureau de l'Hôpital général. (35 dossiers manuscrits sur les divers hôpitaux). (MS 45, 132.)
- Diverses pièces sur Bicêtre au XVIII^e siècle, extraits des registres de délibération de la maison de Bicêtre. (MS, 118.)
- Historique des divers hôpitaux. 8 cahiers manuscrits, dont un sur Bicêtre (vers 1817).. (MS, 123.)
- Etat du personnel des chirurgiens et pharmaciens (du 1^{er} mars 1751 au 1^{er} octobre 1810) (un registre manuscrit). (MS, 142, C. 20.)

ARCHIVES DE L'HOSPICE DE BICETRE :

- Registres du personnel médical et hospitalier, 1793 à 1887.

BIBLIOTHEQUE DU MUSEE CARNAVALET :

- RICHARD (le père). — Souvenirs, manuscrit (FGMS, 18.400.)
- Hôpital Général. Maison de Bicestre, 1^{er} octobre 1781 (un cahier manuscrit relié, 47 pages). (FGMS, 1.366.)
- Atlas des anciens plans de Paris.

CABINET DES ESTAMPES DU MUSEE CARNAVALET :

- Plan aquarellé de l'hospice de Bicêtre.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE I. — Bicêtre avant les Vénériens.....	13
1° Bicêtre avant la fondation de l'Hôpital Général....	13
2° Bicêtre, maison de l'Hopital Général.....	16
CHAPITRE II. — Le traitement des Vénériens avant leur installation à Bicêtre.....	25
CHAPITRE III. — Les Vénériens à Bicêtre.....	29
CHAPITRE IV. — Le Service des Vénériens.....	35
1° Sa création et son développement.....	35
2° Le Service des Vénériens à la fin du XVIII ^e siècle....	42
3° Le départ des Vénériens de Bicêtre.....	49
CHAPITRE V. — Admission des Vénériens.....	53
CHAPITRE VI. — Soins donnés aux Vénériens.....	57
Appel des malades pour passer les grands remèdes....	57
Le traitement	59
Le service médical.....	65
CONCLUSIONS	69
BIBLIOGRAPHIE	73

IMPRIMERIE SPÉCIALE

DE LA

LIBRAIRIE ARNETTE
